

Paul avec ces moyens. Et qui dirait qu'avec l'œuvre des chiffons, qui consistait à recueillir tous les papiers de rebut et à les revendre aux papetiers, on a ainsi fait des œuvres admirables. Rien ne coûte à la Charité, et elle revêt toutes les formes, tantôt elle est commerçante, tantôt industrielle et bien des fois mendiante.

Et puis, chrétiens, n'avons-nous pas présente à notre esprit ces paroles : Un verre d'eau donné en mon nom ne restera pas sans récompense. Et de fait, on serait étonné de connaître les succès qu'ont dans le monde des personnes vraiment charitables. J'en connais qui avec de faibles ressources en apparence, font des largesses incroyables; et tandis qu'à leur côté, s'endette celui qui vit dans l'abondance, elles trouvent le moyen d'élever honorablement leur famille et de donner largement pour toutes les bonnes œuvres. Je le crois, car on en a la preuve tous les jours, que Dieu remet au centuple ce qu'on donne en son nom. Et ce ne doit pas être une très mauvaise spéculation que de l'intéresser dans nos entreprises en lui promettant un pourcentage sur nos profits.

On se plaint que les années sont mauvaises; que le commerce est en souffrance; que l'industrie est sans activité, etc., l'on recherche les causes de cette crise qui sévit. Les plus rusés se perdent en conjecture. En attendant le peuple souffre, lui qui les années dernières vivait dans l'abondance. Mais l'abus qu'il a fait de cette abondance n'est-elle pas la cause de cette gêne d'aujourd'hui? Qu'on ouvre les pages de l'histoire du peuple de Dieu, et l'on verra que la cause de ses malheurs, a été l'abus qu'il avait fait des bienfaits du Très-Haut. Soyons-en sûrs, les bonnes œuvres n'appauvrissent pas; elles rendent heureux d'abord, et par le temps qui court la tranquillité du cœur est un capital qui en vaut bien un autre.

Donner à une bonne œuvre, c'est prêter à Dieu, et au centuple : c'est lui-même qui l'a dit.

Et, messieurs, après tout, est-ce une œuvre si gigantesque que nous avons à faire, et j'ai tort, je m'en aperçois, d'avoir pris tant de précautions pour en arriver au but. Comment! il s'agit de combler un déficit de \$2,000 par année, parmi une population de 8000 personnes : c'est une affaire de 25 cts. chacune. Sur quelle tête ne peut-on pas épargner vingt-cinq centins? Veut-on procéder par famille; c'est environ une piastre et quart par chacune, puisqu'il y en a quinze cents. Que d'occasions n'avons-nous pas dans les familles d'épargner quelques centins que l'on dépense souvent au préjudice de nos enfants et de nous-mêmes. Dans le berceau de nos nouveaux-nés que de choses inutiles l'on pourrait retrancher. Ce serait bien commencer la vie en aidant à bâtir un temple à celui qui est né dans une crèche. Je m'arrête de détailler, car si je passais en revue tous les actes de la vie, depuis les plus solennels jusqu'aux plus ordinaires, j'y verrais que dans presque tous nous pourrions économiser un denier.

Un seul sou donné par dimanche, par cinq mille communiant, qui composent la paroisse, forme \$2600. par année, c'est-à-dire \$600 de plus que le déficit dans les revenus.

Il faut avouer que nous pensions qu'il y avait plus à faire. Or, j'avais donc raison de vous dire que la chose est très facile à ceux qui n'ont pas le désir de voir l'église fermée ou vendue par autorité de justice.

Et puis, à part les mérites que nous pouvons acquérir en apportant notre pierre à cet édifice paroissial, la présence au milieu de nous d'une église doit nous valoir quelques bénédictions; ce ne serait pas impossible; même en ne voyant les choses qu'avec les yeux de la raison; si Notre-Seigneur Jésus-Christ séjourne en corps dans une localité, s'il y est adoré; s'il y vient sur nos autels; et si à ses pieds se tient une foule attendrie et aimante, ne nous semble-t-il pas que son séjour doit valoir aux populations qui l'entourent, autant que son passage dans les villes de la Judée?

Mais, messieurs, il y a plus, c'est qu'en ne calculant qu'au point de vue temporel, calcul qui nous est peut-être plus familier, nous verrons qu'il est de notre intérêt immédiat de maintenir l'Eglise que vous avez bâtie. Les grands économistes l'ont compris, et il est constaté aujourd'hui que le meilleur moyen de coloniser un pays, c'est de tout faire rayonner d'un centre religieux, qui est le seul capable de répandre la chaleur, l'activité, la vie aux extrémités d'une colonie.

L'Eglise attire autour d'elle une agglomération de population, c'est incontestable. Or, l'augmentation de la population favorise le commerce et l'industrie. Ce surcroît vous aide à payer les taxes, les cotisations et les charges qui pèsent incontestablement sur le citoyen. Et puis, la morale qu'enseigne le prêtre à l'Eglise n'est-elle pas un peu une sauvegarde pour vos personnes, pour vos propriétés, et ne réduit-elle pas un peu les dépenses de police que vous êtes obligés d'entretenir?

Figurez-vous une population de 8000 personnes sans prêtre, sans église, sans confessionnal; et vous diriez comme Voltaire : S'il n'y avait pas eu de religion, il aurait fallu en inventer une.

Tenez, il y a eu l'an dernier dans St. Jean-Baptiste, 180 sépultures d'enfants, 40 sépultures d'adultes, 60 mariages et 375 baptêmes. Il y a des cas de maladies soudaines qui exigent la présence immédiate du prêtre. Prenez la différence du prix des voitures et des services que ces cérémonies eussent exigé en allant à Notre-Dame, et vous aurez un item qui vous surprendra. Et l'instruction religieuse de vos enfants n'est-elle rien pour vous? Mais le pauvre qui souffre et qui est tenté de maudire la vie n'a-t-il pas besoin d'aller sur les parvis sacrés demander des consolations; et la mère de famille n'a-t-elle pas besoin souvent d'aller demander du courage, et qui lui inspirera cette vertu qui lui est nécessaire pour élever sa famille et la conduire au ciel? Ah! c'est l'Eglise, messieurs, c'est près des autels quelle se formera et qu'elle se rendra digne qu'on dise d'elle ce qu'en dit un philosophe chrétien :

« Assise auprès du berceau, c'est la femme qui apprend à l'homme enfant les noms qu'il doit révéler toujours; c'est elle qui verse de son cœur dans le sien ces amours ineffaçables qui y resteront toute sa vie. Il pourra les obscurcir : les passions, les orages de l'existence, pourront bien les voiler quelque temps; mais toujours ils parleront au fond de la conscience, souvenirs et remords tout à la fois. Ils apparaîtront comme un reproche dans le passé et comme un gage d'espérance dans l'avenir. »

« Au sein de la famille, c'est la femme qui, par l'exemple de sa piété douce et tendre, convie à chaque instant